

then this volume is principally designed to be a linguistic tool — ‘avec Gautier, nous suivons [. . .] les progrès d’un intense renouvellement de la langue, et surtout d’une vaste refonte de son vocabulaire’ (p. xxii) — both aiding readers of Gautier’s texts and extending the boundaries of our knowledge of Old French. The 500-page glossary is selective but detailed and offers many critical commentaries. Cross-referencing is careful and, perhaps more importantly, useful. There are indexes of ‘Proverbes et locutions’ and ‘Noms propres’, both of which appear rigorous. Collet’s decision not to publish what would have been a substantial volume of notes, based either on the copious documents left by Koenig, or on Collet’s own research, is regrettable but understandable; many of the comments he makes in individual entries do go some way to plugging this gap. As a whole, Collet’s *Glossaire et index* provides scholars with a reliable, user-friendly and extremely valuable addition to Gautier’s bibliography.

UNIVERSITY OF HULL

ADRIAN TUDOR

BOCCACE: *Decameron*. Traduction de LAURENT DE PREMIERFAIT (1411–1414).
 Editée par GIUSEPPE DI STEFANO. (Bibliothèque du Moyen Français, 3).
 Montreal, Éditions CERES, 1999. xxxvii + 1237 pp. Pb C\$350.00.

Depuis les travaux de Hauvette, Simone, Sozzi, l’histoire de la réception française de Boccace à la Renaissance est bien connue. Elle doit se lire comme un élément important de la culture de cour et dans la longue durée. La première traduction française du *Decameron*, dédiée au duc Jean de Berry, fut rédigée entre 1411 et juin 1414 par Laurent de Premierfait, un traducteur actif durant le règne de Charles VI, auquel on doit également la version du *De casibus*. Lue durant tout le XV^e siècle, sa traduction fut imprimée en 1485 et plusieurs fois rééditée jusqu’en 1541, ultime avatar d’un texte définitivement dégradé par l’incurie des copistes et des imprimeurs, illisible, et qui justifiait une nouvelle version; celle-ci, confiée à Antoine Le Maçon par Marguerite de Navarre, devait donner un témoignage probant des qualités de la langue royale par une double comparaison avec l’italien et avec l’ancienne traduction, et contribuer à la célébration culturelle des Valois-Angoulême. Le long succès de la traduction de Le Maçon vouait définitivement à l’oubli le travail de Premierfait ou du moins ce qu’il en subsistait. Une édition moderne du texte, établie sur les manuscrits, se justifie pleinement; elle seule permet de renouer les fils d’une longue histoire que la tradition imprimée avait paradoxalement interrompue. A ce titre, la publication procurée par Giuseppe di Stefano, préparée par vingt ans de travaux, mérite toute notre attention. Premierfait n’avait pas établi sa version sur le texte italien, mais sur sa version latine, due au cordelier Antonio d’Arezzo, travaillant en collaboration avec le traducteur français, sous le patronage de Bureau de Dampmartin. Tout comme l’exemplaire de dédicace, l’exemplaire bilingue que possédait Premierfait est aujourd’hui perdu; la version latine, également perdue, était fondée sur une tradition qui se rattachait à une rédaction de jeunesse, ‘seigneuriale’ et non pas ‘mercantesca’ du texte de Boccace. A défaut des originaux *stricto sensu*, le texte français est conservé par quinze manuscrits, qui traditionnellement ont été distingués en deux familles distinctes, ceux de la seconde, outre diverses substitutions, offrant la dernière nouvelle, l’histoire de *Griselda*, dans une autre

version faite d'après la traduction latine de Pétrarque. Di Stefano met en évidence les limites de cette distinction, qui tient non pas aux choix du traducteur mais à de simples accidents matériels survenus au texte, et souligne par de nombreux exemples que cette tradition a dû être plus 'articulée'. On aurait aimé un stemma qui eût résumé cette tradition complexe, une table des autres manuscrits, ainsi que leur description détaillée, pour laquelle l'éditeur renvoie aux études de Bozzolo, de Cucchi et Lacy. Pour l'établissement du texte de base, l'éditeur retient le manuscrit Vatican Pal. lat. 1989, le plus ancien et le meilleur, copié entre 1414 et 1420, peut-être sous le contrôle même de Premierfait; on peut en effet le considérer comme un 'suboriginal' gardant en tout cas la rédaction la plus proche de la version originale, avec une série de ce qui doit être considéré comme variantes d'auteur. Au texte de ce manuscrit, corrigé avec discrétion et acribie, l'éditeur joint les variantes de quatre autres manuscrits, plus tardifs mais qui, en ne dérivant pas du manuscrit pris en référence, permettent par certaines leçons de remonter à l'original (Bodl. Douce 213, copie souvent fautive d'un exemplaire de travail, BNF fr. 129, proposant un texte déjà modernisé, sans relation à l'italien, mais offrant des témoins d'un état antérieur à VAR, ainsi que Wien, Vind. Pal. 2561 et BNF fr. 239; ce dernier manuscrit méritant peut-être un sort particulier, puisque, copié vers 1430, il figurait dans la bibliothèque royale en 1544 et avait pu être connu de Le Maçon). À côté des variantes du texte, l'éditeur donne certaines leçons du texte italien canonique permettant de classer les témoins du texte français. Plus qu'un simple intérêt savant, le travail de Di Stefano mérite l'admiration. Dans ce livre doublement monumental, par son érudition et par sa présentation, il nous offre l'édition magistrale du premier *Decameron* français, rendu dans sa quasi perfection et surtout dans sa *lisibilité*. La version de Premierfait, parfaitement établie, apparaît d'une qualité et d'une importance égales à celle de la version de Le Maçon, comme une médiation essentielle qui a assuré le succès français et aulique de l'œuvre de Boccace.

UNIVERSITÉ DE REIMS

JEAN BALSAMO

Charles d'Orléans in England (1415–1440). Edited by M. J. ARN. Cambridge, D. S. Brewer, 2000. x + 231 pp.

This anthology of twelve essays treats the political manœuvres into which Charles was drawn, social relationships (especially with his keepers), manuscripts he saw or may have seen, others in which his poems appear, some of the main characteristics of that poetry, and its reception. Arn's introduction astutely surveys the skilfully arranged contents and also offers valuable suggestions for further research. Her concluding bibliography (the only section not focused on Charles's years in England) completes and updates Nelson's 1990 bibliography. Jones opens with a compellingly new assessment of the reasons for Charles's long captivity. Askins breaks new ground in his study of manuscripts which were, or may have been, available to Charles and his captive brother in the cultural circles of their keepers. Ouy extends our knowledge of the brothers' religious and philosophical studies, and in particular their interest in Gerson. Arn's analysis of two anthologies which the Duke had made, the one in French, the other in English, reveals much about his way of thinking about his poetry.